L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 24 NOVEMBRE 1889.

MÉMOIRES D'UN PAGE DE NAPOLÉON Ier

Ses deux entrevues avec l'Empereur.—Comment il devint maréchal de France pour avoir joué à saute-mouton dans le parc de Saint-Cloud.

Le maréchal de Sainte-Croix, avant de s'illustrer dans l'armée, avait été page de Napoléon Ier et favori de l'impératrice Joséphine. Fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne, il raconta les deux anecdotes suivantes à un officier anglais qui l'avait traité avec les plus grands égards et avait facilité sa fuite. C'est dans les mémoires de cet officier que nous avons trouvé ces charmants épisodes de la vie du maréchal.

Nous les reproduisons textuellement.

Avant d'entrer dans l'armée j'ai été page de Napoléon 1er; mais je vous assure que, dans la maison de l'Empereur, cet emploi n'était pas un jeu et n'avait rien de commun avec le rôle plein d'agréments de *Chérubin*. Au lieu des doux sourires et des tendres regards de la comtesse Almaviva, nous n'avions pour nous que l'attitude froide et indifférente de Talleyrand, le coup d'œil dur et perçant de Savary ou le sourire étrange, à la fois menaçant et moqueur de Fouché.

Quand on était de service, il fallait rester toute la journée dans la salle d'attente qui précédait le cabinet de l'Empereur et, là, appuyé contre la porte de ce cabinet, rester l'oreille au guet pour entendre le léger coup de sonnette par lequel le maître nous avertissait d'ouvrir la porte pour laisser sortir quelque important diplomate ou faire entrer quelque fameux général.

Aussi les heures nous semblaient-elles longues; car les illustres visiteurs qui attendaient chaque jour dans cette salle nous étaient tous connus et leurs noms, bien qu'appartenant déjà à l'histoire, nous étaient devenus trop familiers pour nous faire le moindre effet.

Et puis, nous n'étions pas sans avoir remarqué l'attitude hautaine de l'Empereur à l'égard des généraux qui avaient été ses compagnons d'armes et comme il savait les tenir à distance. Quels qu'aient été leur familiarité et leur sans-façon au bivouac ou sur le champ de bataille, l'air des Tuileries avait vite jeté un froid sur tout cela. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit que les manières cérémonieuses et l'étiquette rigoureuse de l'ancienne cour des Bourbons étaient de beaucoup préférables à l'austère froideur et à la raideur inflexible de la cour impériale.

De plus, l'antichambre est toujours le reflet du salon, et tous les caprices, les inconséquences ou les légèretés du grand homme étaient bien vite imitées par ses inférieurs. Aussi, lorsqu'il paraissait de mauvaise humeur, une ombre de tristesse se répandait-elle sur toute sa maison.

Quant à nous, nous n'étions pas longs à nous identifier, en quelque sorte, l'état d'esprit où se trouvait l'Empereur, et je me demande si notre attitude impertinente n'était pas plus redoutée et détestée des visiteurs que le parler brusque et le regard scrutateur de Napoléon lui-même.

Et moi, spécialement, quel malicieux plaisir n'avais-je pas à arrêter M. de Talleyrand au passage, lorsqu'il s'approchait de la porte du cabinet de l'Empereur, et à lui dire d'un petit ton dégagé:

—Pardon, monsieur, Sa Majesté ne peut pas vous recevoir!

Ou bien:

—Monsieur le duc, Sa Majesté n'a pas donné l'ordre de vous laisser entrer!

Il fallait voir le regard déconcerté de tous ceux qu'on renvoyait ainsi à leur place, au milieu de la foule des solliciteurs: le rusé diplomate dissimulant sa déconvenue sous un sourire officiel ou le grave maréchal rougissant d'indignation jusqu'au blanc des yeux!

A vrai dire, c'était là le seul plaisir que notre position nous offrait. Aussi, avec notre esprit de jeunes gens toujours enclins à la malice, avions-nous poussé ce plaisir jusqu'à la perfection et avions-nous fini par nous faire détester, autant que redouter, par tous ceux qui venaient aux audiences.

Tel ambassadeur, qui prenait fièrement la parole dans les conseils des rois, devenait doux et presque craintif en nous approchant; tel général, qui n'aurait pas hésité à charger une batterie d'artillerie, se montrait timide comme une jeune fille en nous adressant une simple question.

Cependant, de tous ces charmants compagnons que je viens de faire connaître, j'étais encore le plus sage; car, prudemment, je prenais toujours un ton des plus polis, en apparence, avec tout le monde et personne ne pouvait s'en fâcher.

Habituellement, l'Empereur sonnait à la fin de chaque audience, pour qu'on fît entrer le visiteur suivant, d'après l'ordre d'arrivée. Mais s'il devait venir des personnages d'importance, on nous en remettait la liste, le matin, avec l'ordre d'appel et, en aucun cas, cet ordre ne devait être changé.

Un jour où j'étais de service, une de ces listes me fut donnée,—Napoléon s'occupait, à ce moment, d'une enquête sur les forces navales du pays,—et, en jetant négligemment les yeux sur les noms inscrits, je vis qu'il n'y avait que des officiers de marine, comme le vice-amiral A......, le contre-amiral B......, ou le capitaine de vaisseau ***, de sorte que la réception, au lieu de son cortège habituel de brillants officiers aux uniformes splendides et de maréchaux couverts de broderies, ne comprenait que les modestes uniformes de la marine.

Or, la marine n'était pas très bien vue de l'empereur, et, vraiment, je ne me trouvais que médiocrement flatté d'avoir à recevoir ces visiteurs inaccoutumés.

Comme d'habitude, la matinée fut prise par l'audience du ministre de la police et du duc de Bassano qui, à en juger par le temps qu'ils restèrent avec l'Empereur, devaient avoir des affaires de grande importance à traiter.

Pendant ce temps, la salle d'attente se remplissait rapidement et, avant midi, elle était tout à fait pleine.

A ce moment, la porte s'ouvrit doucement et je vis entrer un personnage comme il n'y en avait jamais eu dans nos brillants salons. C'était un homme de 55 à 56 ans, petit, trapu, solidement bâti, à la figure tannée et hâlée, au front large très ouvert et sillonné par la cicatrice d'un énorme coup de sabre; une grosse moustache grise tout hérissée couvrait sa bouche et des sourcils assortis embroussaillaient ses yeux noirs et perçants. Il était vêtu d'une grossière blouse de drap bleu, comme en portent les pêcheurs bretons, serrée à la taille par un ceinturon de cuir après lequel pendait une espèce de coutelas à large lame. Ses pantalons, très amples, étaient relevés à la cheville et laissaient voir une paire d'énormes pieds recouverts de gros bas bleus et de souliers à semelles très épaisses.

En entrant, il avait une main négligemment enfoncée dans sa poche et de l'autre tenait un chapeau de toile cirée à larges bords. Il s'avança d'un air tranquille, salua deux ou trois officiers en passant, alla s'asseoir près de la porte et s'absorba, aussitôt, dans ses réflexions.

—Qui diable cela peut-il être? me demandai-je en surveillant cette étrange apparition. Mes yeux se portèrent, alors, sur ma liste et je vis que plusieurs pilotes du Havre, de Calais et de Boulogne avaient été appelés à Paris pour donner certains renseignements sur les courants et les profondeurs de la mer, le long du littoral.

—Ah! pensai-je, j'ai deviné: le brave homme s'est trompé et, au lieu d'attendre dans l'antichambre, il est entré carrément dans le salon.

Mais, il y avait quelque chose de si curieux et de si original dans le farouche regard du vieux loup de mer, que je me décidai à le laisser dans son erreur et à ne pas le renvoyer dehors.

De plus, je remarquai que sa présence avait causé une sorte de sensation dans l'assistance et je m'en amusai beaucoup.

Mais le temps passait et les officiers qui attendaient s'étaient réunis par petits groupes de trois ou quatre et causaient ensemble à voix basse. Lui restait seul. Tirant de poche de côté une énorme tabatière, il y prit un gros morceau de tabac et se mit à chiquer aussi tranquillement que s'il se promenait sur son banc de quart. Ce sans-gêne et cette insouciance me divertirent tellement que je résolus de le faire poser un peu.

Ses traits énergiques, sa grosse tête de Breton, sa voix forte, ses manières brusques, tout cela cadrait admirablement avec toute sa personne et me remplissait de joie.

—Par Dieu, mon garçon, me dit-il après avoir causé quelque temps avec moi, vous feriez mieux de dire à l'Empereur que je suis là à l'attendre! Voilà qu'il est plus de midi et il se fait temps d'aller casser une croûte!

—Un peu de patience, lui répondis-je. Sa Majesté vous invitera sans doute à déjeuner.

—Soit, dit-il sérieusement; si on ne mange pas trop tard, je suis son homme!

—Il paraît que vous connaissez déjà l'Empereur?

—Certes, oui; je l'ai connu qu'il n'était pas plus grand que vous.

—Comme il va être heureux de vous voir! J'espère que vous avez amené votre famille avec vous, car l'Empereur ne manquera pas d'en être très flatté?

—Non, j'ai laissé tout mon monde chez moi; la cour ne nous convient guère et nous avons autre chose à faire que de perdre notre temps et notre argent avec tous les gens qui viennent ici.

—Et votre vie n'en est que plus agréable, ajoutai-je: pêcher la morue et le hareng, et attraper, de temps à autre, quelque bon naufrage.

A ces mots il me regarda fixement, comme un tigre prêt à s'élancer; mais il ne dit pas une parole.

—Et combien de petits loups de mer, repris-je, avez-vous dans votre antre, chez vous?

—Six: et tous capables de vous enlever d'une seule main, à bras tendu.

—Je n'en doute pas et n'ai pas le moindre désir d'éprouver leur force. Mais, comment trouvez-vous la capitale?

—Pas fameuse et, je vais vous dire pourquoi....

Pendant qu'il disait ces mots, la porte du cabinet de l'Empereur s'ouvrit et Napoléon parut. Il regarda rapidement tout autour de la salle avec des yeux flamboyants et s'écria:

—Qui est de service ici?

—Moi, sire, Sainte-Croix, répondis-je, en m'élançant de mon siège et m'inclinant profondément.

—Et où est l'amiral Truguet? Pourquoi ne l'a-t-on pas fait entrer?

—Il n'est pas là, sire, dis-je tremblant comme une feuille.

—Arrêtez, jeune homme, pas si vite, je suis là.

—Ah! Truguet, mon cher ami, s'écria l'Empereur en posant ses deux mains sur les épaules du vieux marin, depuis combien de temps attendez-vous?

—Deux heures et demie, répondit-il en sortant de son gousset une montre large comme une soucoupe.

—Comment deux heures et demie, et je n'ai pas été prévenu!

—Cela ne fait rien sire; je suis toujours heureux de servir Votre Majesté. Mais si ce joli garçon ne m'avait pas dit que vous alliez m'inviter à déjeuner....

—Hein! il vous a dit cela? s'écria Napoléon en lançant vers moi un regard de bête féroce. Eh bien! oui, Truguet, c'est vrai: vous déjeunerez avec moi aujourd'hui. Et vous, monsieur, ajouta-t-il tout bas en s'approchant de moi, vous avez osé tenir un pareil langage? Qu'on appelle la garde. Capitaine, arrêtez-moi cela. Il est disgracié et ne fait plus partie de mes pages. Hors de ma présence, monsieur! Sortez!

A ces mots il me sembla que tout tournait autour de moi; mes jambes se dérobèrent et je perdis connaissance.

Je me retrouvai le soir même à Sainte-Pélagie où trois semaines de prison au pain et à l'eau m'apprirent à me souvenir de ma première entrevue avec l'Empereur.

—

La seconde ne fut pas plus heureuse, et lorsqu'on en connaîtra les circonstances, on conviendra que je n'ai pas eu de chance dans mes rencontres avec ce grand homme.

Ma bonne et excellente bienfaitrice, l'Impératrice Joséphine, avait fini par obtenir mon pardon et j'avais été envoyé à Saint-Cloud en attendant que l'Empereur m'eût oublié.

Mais la Sibérie, pour un Russe, est, je crois, une peine moins grande que ne le fut cet exil pour moi. A Saint-Cloud, en effet, il n'y avait ni cour, ni réception, ni parade militaire; plus de bals, plus d'Opéra, plus rien!

Un petit nombre de visiteurs de l'Empereur occupaient seuls le palais. Les tristes murs ne renvoyaient l'écho d'aucun son musical et les sombres allées du parc semblaient la personnification de la solitude et de la désolation. Rien ne rompait la monotonie de nos journées sans fin, rien si ce n'est quelquefois, au coucher du soleil, le bruit fait par les soldats de garde en se rangeant hors du poste, puis le roulement d'une lourde calèche dans la cour d'entrée.

Ces jours-là une lampe, brillant comme une étoile, dans une petite chambre du second étage, restait allumée toute la nuit jusqu'à quatre ou cinq heures. Dès le matin le même bruit de soldats et le même roulement de voiture rompaient seuls le silence qui régnait dans tout le palais et l'Empereur—car c'était lui—était en route pour rentrer à Paris.

Mais, jamais nous ne le voyions—je dis nous, car il y avait au palais une demi-douzaine de jeunes fous qui expiaient, comme moi, leurs équipées, dans cette vie de mortel ennui.

Un soir d'avril, par un temps calme et doux, nous étions assis à bavarder sur les différents méfaits qui étaient cause de notre exil, lorsque l'un de nous proposa, histoire de passer le temps, d'aller visiter le petit jardin particulier qui était séparé du parc et réservé à l'Empereur seul.

L'heure à laquelle il venait habituellement était déjà passée, et, d'ailleurs, quand même il serait arrivé, on avait largement le temps de se sauver avant qu'il entrât dans le jardin.

Ce jardin, nous le connaissions bien pour l'avoir souvent parcouru; mais il suffisait que ce fût défendu pour que nous prissions toujours un nouveau plaisir à y aller. La proposition fut donc accueillie tout de suite et nous entrâmes.

Pendant une heure, environ, nous errâmes, çà et là, à travers les allées où les pas de l'Empereur avaient laissé leur trace et marqué une espèce de sentier au milieu. A la fin, las de cette promenade, nous nous disposions à partir, lorsque l'un de nous proposa de faire d'abord une partie de saute-mouton, trouvant que ce serait drôle dans un endroit aussi sacré.

L'idée fut accueillie avec enthousiasme. Il fut convenu qu'on se disperserait dans toutes les allées du jardin et qu'on y resterait jusqu'à ce que chacun à son tour vînt en courant découvrir les autres et sauter par-dessus. Indépendamment de la vitesse nécessaire, il fallait une connaissance complète de tous les détours du jardin, car on devait payer une amende à ceux que l'on passait.

Le jeu commença aussitôt, et je ne crois pas que ces allées verdoyantes et ces bosquets ombragés aient jamais retenti de plus joyeux éclats de rire. D'un côté on pouvait voir un couple s'étaler sur le gazon: plus loin un infortuné sortait de l'argent de sa poche pour payer son amende.

Les heures s'écoulaient tranquillement ainsi et la lune paraissait déjà, lorsque mon tour arriva de chercher les autres. Comme mes camarades supposaient que je connaissais mieux qu'eux tous les détours du jardin, ils restèrent plus longtemps à se cacher.

A la fin le signal fut donné et je commençai ma course. Voulant m'en tirer à mon honneur, je m'élançai comme une flèche; mais, jugez de ma surprise: je ne pus découvrir aucun de mes camarades.

Je cours dans une allée—personne. Je me précipite dans une autre, puis encore dans une autre—personne, toujours personne! Tout restait calme et silencieux; je n'entendais pas le moindre bruit, pas le moindre souffle. Cependant il ne me restait encore une partie du jardin à explorer. C'était un endroit découvert devant un petit étang où se trouvaient des poissons rouges que l'Empereur aimait beaucoup. Je m'élance de ce côté et j'aperçois, aussitôt, à la pâle clarté de la lune, l'un de mes camarades attendant tranquillement mon arrivée, les épaules arrondies et la tête inclinée pour me permettre de sauter.

Voulant me venger sur lui d'avoir ainsi posé, je m'approche doucement, sur la pointe des pieds, et, une fois tout près, prenant bien mon élan, je saute sur son dos. Mais, juste au moment de sauter par dessus lui, il relève la tête; la force de mon élan lui fait perdre l'équilibre, malgré ses efforts pour rester debout, et il tombe à plat, la figure contre terre!

Je sautai par-dessus lui en éclatant de rire et je me disposais à l'aider à se relever, lorsque, tout à coup, il bondit sur ses pieds et—horreur des horreurs!—je vis que c'était l'Empereur!....

Sa figure, habituellement pâle, était pourpre de colère et il ne pouvait proférer un mot, ni même une syllabe.

—Qui êtes-vous? s'écria-t-il, à la fin.

—Sainte-Croix, sire, répondis-je, tombant à genoux, à moitié mort de peur.

—Sainte-Croix! Encore Sainte-Croix! Venez ici, monsieur! Approchez! hurla-t-il, suffoquant de rage.

Je me relevai pour obéir; mais, avant que j'aie pu faire un pas, il s'élance sur moi, m'arrache mes épaulettes, piétine dessus et vocifère, plutôt qu'il ne prononce ce seul mot: "Allez vous en!"

Sans demander mon reste, je franchis la palissade du jardin d'un seul bond et, avant le jour, j'étais déjà à pas mal de lieues de Saint-Cloud.

Voilà comment j'ai quitté définitivement la cour de l'Empereur pour m'engager dans l'armée et comment je devins maréchal de France!

Traduit de l'anglais par
F. FURCIA.

L'héritage de l'oncle Fricot.

C'est la soirée la plus froide de l'hiver, en Lorraine. Il est huit heures et demie. Le père et la mère Basset vont se coucher bientôt. Devant l'âtre de la cuisine, sous le grand manteau de la cheminée qui fait dôme, ils sont assis tous deux sur des chaises basses, se chauffant les mains à la flamme des gros fagots qui achèvent de flamber et dont les dernières lueurs éclairent de temps en temps leurs figures d'un reflet rouge dans l'obscurité d'alentour. La conversation est somnolente:

—Il fait rudement froid, à c' soir, dit l'homme.

—Pour sûr! répond la femme, au bout d'une minute.

Puis, après un silence:

—As-tu redonné de la litière à not' vache?

—Bon! plutôt deux fois qu'une! par une bise pareille!.... Tiens! v'la qu'on frappe aux carreaux. Qu'est-ce qu'il y a?

—Vous êtes-t-y couchés? crie une voix de femme à travers la fenêtre.

—Nenni! pas dà, mère Champin!

—C'est que v'là un pauv' homme transi, qui cherchait partout vot' maison dans le village. Il m'a vu par not' fenêtre et il m'a demandé enseigne vous demeuriez. Je l'y ai conduit. Ouvrez lui l'huch (la porte).

—Qu'est-ce qu'il nous veut à c't heure-ci? murmure le père Basset.

Le loquet de la porte est tiré, la voisine s'en va et l'étranger est introduit, grelottant.

—Je viens vous apporter une vilaine nouvelle, dit-il—Vot' oncle, le vieux père Fricot du hameau des Ecoutis, est mort d'un coup de sang.

—Le pauv' cher homme! Il est mort! s'écrie la femme Basset d'une voix lamentable.

—Oui! C'est demain l'enterrement et même qu'on m'a envoyé tout exprès pour vous le dire. Une rude trotte! avec un vent qui vous coupe la figure en quatre!

—Chauffez-vous donc. Tenez, mettez-vous là, près du feu.

—Le pauv' cher homme! répète la femme tout abasourdie, comme figée dans son étonnement.

—Ma foi! dit le mari en manière de consolation, il était vieux! Faut bien qu'on finisse! Quel âge qu'il avait à peu près, Justine, ton oncle?

—Dans les septante ans, bien sûr!

—Quelque chose comme ça! intervient le messager, regaillardi par la chaleur.

—Maintenant, vous allez casser une croûte, mon garçon.

—Je veux bien, j'ai une faim!.... J'avalerais un taureau.

—Fais-lui une omelette, ma femme... au lard, une grosse.

—Une douzaine d'œufs, si vous voulez, ajoute [illegible]. Ça ne serait pas de trop.

—Va lui chercher une bouteille toi, Francis, pour le réchauffer tout à fait, dit la mère Basset, en train déjà d'écraser la poêle.

Et voilà la cuisine sans dessus dessous. La moitié d'un fagot est jetée dans le foyer. Sur la flambée le beurre fond en grésillant. On casse les œufs, on les bat. Une bouteille est apportée du cellier. C'est un va-et-vient affairé. Pendant tout cela, on cause. La cuisinière, remise de son émotion, interroge son hôte qui mange sur un coin de la grande table.

—Vous êtes des Ecoutis? lui demande-t-elle...,

—Oui.

—Qui qu'vous?

—J'suis le Jean-Pierre.

—Ah! j'vous connais point! Y a-t-il longtemps que vous habitez par là?

—Longtemps, si on veut. Y a une couple d'années.—J'suis en service à la ferme du Grandmont....

—La ferme de M. Martin? Oh! elle est conséquente! mais il y a beaucoup à faire, hein?

—Pas trop de c'moment-ci. C'est pour ça, comme il n'y avait personne pour vous avertir, qu'on m'a envoyé.

—Va vite, annoncer la chose aux Basset, que m'ont dit les voisins; faut qu'ils viennent.... et pis, c'est eux les héritiers, ça leur fera plaisir.

La brave mère Basset, rappelée au sentiment de sa douleur, eut une larme, la première qui ait pu couler et s'écria de nouveau avec un ton d'affliction plus profonde.

—Le pauv' cher homme! Qui qu'aurait cru ça! Il n'y a pas quinze jours que je l'ai vu! Ce que c'est que de nous, tout de même!

—Eh bien! oui. Voilà! c'est comme ça, appuya philosophiquement le mari. Aujourd'hui on est vivant.... et demain on est mort.

La femme, sans écouter, poursuivait:

—Dites donc, monsieur Jean-Pierre! Combien que vous pensez qu'elle vaut la maison de l'oncle Fricot?

—Heu! vers les mille écus, par là.

—Mille écus! T'entends, Francis? Tu soutenais, l'aut' soir, qu'on n'en tirerait pas tant seulement deux mille francs. J'savais, bien moi!

—J'veux bien. Après tout, je n'demande pas mieux.

—C'est égal! Je donnerais bien une pièce de toile pour qu'y n'soye pas mort, l'pauvre oncle Fricot!....

—Allons! buvons encore un coup, monsieur Jean-Pierre, termine le père Basset, en trinquant avec son hôte, et pis nous irons nous coucher. Il se fait tard et il faudra se mettre en route de bonne heure, demain matin. Vous allez coucher ici.

—Ce n'est pas de refus.

Les paysans dédoublèrent leur lit. Un matelas par terre dans la cuisine, un traversin, des couvertures. Le voyageur se blottit là-dedans, tandis que les autres, dans la pièce voisine, se déshabillent. Bientôt la chandelle est soufflée; tout est noir.

Avant de s'endormir, les deux époux, côte à côte, parlent encore du gros événement.

—Tu dors, Francis?

—Non.

—Je n'aurais pas pensé qu'il mourrait si vite! C'est malheureux!...... Te rappelles-tu combien qu'il a de vaches?

—Deux, que j'crois.

—Oh! ça doit être trois.

—Mais non; c'est deux.

—Puisque je les vois encore, les trois!

—Il en aura peut-être vendu une.

—Attends! j'vais demander.

Et, à travers la porte, laissée ouverte pour que la chambre où l'on couche profite de la chaleur de la cuisine, le [illegible] Basset se met à crier:

—Dites donc, monsieur Jean-Pierre! Hé! monsieur Jean-Pierre!

Pas de réponse.

—Tu vois bien qu'il dort, Justine. Tu ne l'entends donc pas ronfler?

—J'voudrais pourtant bien savoir....

—On ne peut pas le réveiller pour ça!

—Oh! sans faire semblant!.... Vas-y, toi, mon homme. Tu auras l'air d'aller chercher quelque chose dans la cuisine. Il se réveillera tout seul.

—Ma f, non; j'ai sommeil.

—Attends! j'y vais, moi.

Le bonhomme, se retournant vers le mur, marmotte:

—Les femmes! c'est encore plus intéressé que les hommes!

Et la femme se lève, marche à tâtons, puis, arrivée au lit de son hôte, feignant de le heurter du pied, interrompt son rêve:

—Qu'est-ce qu'y a? balbutie Jean-Pierre, dans un sursaut.

—Excusez! répondit Justine presque honteuse. Je voulais prendre des allumettes dans le buffet. Votre lit est devant, je vous ai bousculé, j'en suis bien fâchée.

Mais comment aborder la question intéressante, "sans avoir l'air"? Maintenant cela lui semblait difficile. Enfin elle se décida, sûre de la transition trouvée.

—C'est comme ça qu'il nuit que j'ai entré dans l'écurie de l'oncle Fricot, dit-elle. J'ai réveillé ses trois vaches.... Il en a trois, n'est-ce pas?

—Bien sûr! acquiesce l'autre, au hasard, à demi rendormi déjà.

Vite, la mère Basset alla se recoucher. Elle secoua son mari et lui cria triomphalement dans l'oreille:

—C'est trois vaches!

Le lendemain, dès cinq heures, en pleine nuit encore, tout le monde se levait. Il y avait quatre lieues de distance jusqu'aux Ecoutis, et il fallait être arrivé à dix heures, pour l'enterrement.

—Vous allez revenir là-bas avec nous, monsieur Jean-Pierre.

—Non, j'ai encore une commission à faire de l'autre côté. Seulement, si je ne vous revois pas, qui est-ce qui va me payer ma course? C'est vous, les héritiers.....

—Allons! tenez, voilà quarante sous. Etes-vous content?

La neige, depuis plusieurs heures, tombait par rafales; les routes en étaient pleines. Les Basset, la figure fouettée de flocons, marchant péniblement contre le vent, soulevaient leurs pieds avec peine, de grosses mottes de neige aux semelles et s'enfonçant à chaque pas dans la poudre blanche, friable, qui craquait. Ils se disaient, pour se donner du cœur, qu'ils reviendraient en voiture avec le mobilier, tout de suite, de peur que, dans la maison abandonnée, on ne leur prenne quelque chose.

Enfin, mouillés, harassés, ils arrivent au but de leur voyage, s'étant fait dès l'entrée du hameau un visage de circonstance. Ils frappent avec un air de tristesse à la porte du défunt. Ils entrent.

—Eh! c'est vous [illegible] mes enfants, s'écrie à leur vue l'oncle Fricot, l'oncle Fricot lui-même, assis près du feu.

Les deux époux, tout interloqués, restaient immobiles, la bouche ouverte. Justine ne put retenir un cri.

—Comment, c'est vous, m'n oncle!

—Moi-même, en corps et en âme, comme saint Amadou.

—Alors, m'n oncle, vous n'êtes pas mort?

—Et je n'en ai nul envie!

—Nous venions à votre enterrement.

On s'explique. Le père Fricot eut tout de suite la clef de l'énigme. Il raconta qu'un individu fort matois, vagabond de son métier, avait trouvé un moyen agréable de faire son tour de France, sans bourse délier. Il allait de village en village, s'informant des ménages sans enfants et des héritiers répandus dans les autres communes. Il cheminait ainsi annonçant des successions et, chaque soir, nourri, couché et souvent payé par ceux qu'il mettait en goût de générosité avec une si importante nouvelle. L'avant-veille, il avait couché aux Ecoutis chez des gens qu'il avait aussi envoyés à l'enterrement d'un cousin bien vivant, à plusieurs lieues de là. C'était la risée du hameau.

Les Basset rirent aussi de leur mésaventure.—Il le fallait bien!—Ils dînèrent, puis aussitôt se remirent en chemin pour rentrer à pied. Le retour fut d'abord silencieux.

—Tout de même! risqua Justine, au bout de quelque temps, je suis bien aise que not' pauv' oncle soye encore en vie.

—Tais-toi donc! réplique le père Basset bourru. C'est des menteries! Tu n'es déjà pas si contente que ça!

—Oh! si on peut dire!

Puis, après un kilomètre de route:

—As-tu vu sa baratte? Il y a longtemps que j'en ai envie. Nous n'en avons point. Ah! si j'avais pu la rapporter!..

—Oui, mais voilà! l'oncle Fricot n'est pas mort.

—C' gredin de Jean-Pierre, si je le retrouve!....

CHARLES FOURCAULX.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prît de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A st., Lowell, Mass." "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jones Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer!

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix $1; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 23 novembre 1889.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING-HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Échanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,979,506 00	$262,012 00
Même temps la semaine dernière	$2,631,054 00	$366,615 00

Mouvement [illegible] et Étrangères [illegible]

[illegible]

MARCHÉ MONÉTAIRE.

[illegible]

CHANGES.

[illegible]

Les FRANCS sont stables.

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.

Banques de commerce $1 25 d'escompte. Maison de Banques pair. Les banques [illegible] des chèques au pair pour le temps de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant l'appel de 12 a. m.

$1,000 Louisiane 4s	[illegible]

Appel de 11 a. m.

10 actions du Carrollton RR Co.	112
20 actions Standard Fireless Engine Co.	35

Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.

$1,000 Louisiane 4 s	[illegible]
5 actions du Mutual National Bank	[illegible]
5 actions du Louisiana Brewing Co.	[illegible]
70 actions du Carrollton RR. Co.	111½
20 actions du Carrollton RR. Co.	111¾
25 actions Crescent City Oil Co.	91½

[illegible]

ACTIONS ET BONS.

[illegible]

Banques.			
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Actions diverses.

[illegible] Oil Works Co.	100	[illegible]	[illegible]
[illegible] Warehouse	100	[illegible]	[illegible]
Crescent City Gas Light Co.	100	[illegible]	[illegible]
Crescent Ice Co.	100	100	[illegible]
[illegible] Lottery Co.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible] Cemetery Ass.	100	[illegible]	[illegible]
[illegible] Light Co.	100	[illegible]	101
[illegible] Waterworks Co.	100	[illegible]	[illegible]
Crescent Oil Co.	100	[illegible]	[illegible]
Sugar Shed Co.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible] Electric L't Co.	100	[illegible]	[illegible]
[illegible] Club	100	[illegible]	[illegible]
Crescent City Brewing Co.	100	[illegible]	[illegible]

Bons d'États.

Louisiane 4 s	[illegible]	[illegible]
Louisiane 6's	[illegible]	[illegible]

Bons de ville.

Primes	[illegible]	[illegible]
Premium drawn number	[illegible]	[illegible]
Privilège ou Premium	[illegible]	[illegible]
Consolidated 6's	[illegible]	[illegible]

Bons divers.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

[illegible]

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Coton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de [illegible] balles, comprenant [illegible] à exporter.

Le marché est calme et facile.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	[illegible]	[illegible]
Ordinary	[illegible]	[illegible]
Good Ordinary	[illegible]	[illegible]
Low Middling	[illegible]	[illegible]
Middling	[illegible]	[illegible]
Good Middling	[illegible]	[illegible]
Middling Fair	[illegible]	[illegible]
Fair	[illegible]	[illegible]

FUTURS.

Calmes et stables. [illegible]

MARCHÉS DIVERS.

[illegible]

MARCHÉ DE NEW-YORK. SUR PLACE.

Calme. Upland Middling Gulf [illegible].

FUTURS.

[illegible]

CHANGES.

[illegible]

MOUVEMENT DU COTON.

[illegible]

MARCHÉ DE LIVERPOOL. SUR PLACE.

Calme. [illegible] pour le Middling Américain.

FUTURS.

[illegible]

MARCHÉ DU HAVRE. SUR PLACE.

Calme. [illegible]

FUTURS.

[illegible]

SUCRE ET MÉLASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

[illegible]

OPEN KETTLE—Faible.

[illegible]

CENTRIFUGAL—Fort.

[illegible]

MÉLASSE—Open kettle faible.

[illegible]

CENTRIFUGAL—Faible.

[illegible]

NOUVEAU SIROP—[illegible]

RIZ.

[illegible]

RIZ BRUT—Calme.

Cotes du riz brut: [illegible]

RIZ POLI—[illegible]

FARINES. A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:

FARINE—Stable. [illegible]

FARINE DE MAIS—[illegible]

HORS DE LA BOURSE.

[illegible]

GRAINS ET FOURRAGES. A LA BOURSE.

MAIS—On cote 43 à 44 pour le blanc, 43 à 44 pour le mêlé et 44 à — pour le jaune.

AVOINE—[illegible]

SON—[illegible]

FOIN—[illegible]

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: [illegible]

PROVISIONS. A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont fermes.

[illegible]

HORS DE LA BOURSE.

[illegible]

ÉPICERIES.

[illegible]

FRUITS ET NOIX.

[illegible]

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

[illegible]

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

[illegible]

MARCHANDISES DIVERSES.

[illegible]

VINS ET LIQUEURS.

[illegible]

QUINCAILLERIE.

[illegible]

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION.

[illegible]

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

A partir du 17 octobre 1889, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare des Champs-Elysées:

MARDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
JEUDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 P. M.

De retour il quittera Madisonville:

LUNDI, à 5 A. M.
MERCREDI, à 6 A. M.
VENDREDI, à 6 A. M.

EXCURSIONS:

[illegible] DIMANCHES, à l'arrivée du train de [illegible] A. M.

[illegible]

W. G. COYLE & CIE, Agents.
14 avril— No. 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

[illegible]

LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 23 novembre
LA BRETAGNE, de Jousselin, samedi, 30 nov.
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 7 décembre

Prix du passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine.......$80 et $100 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe.......$60

[illegible]

J. B. DODART,
Agent principal à la Nlle-Orléans,
62 Carondelet.

LIGNE CROMWELL
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi, 27 novembre, à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer
NEW ORLEANS,
Capt. Cornell.

[illegible]

ALFRED MOULTON & CO.,
Quai—1 an   Rue Carondelet No 41

CHEMINS DE FER.

Mississippi Valley
ROUTE.
Louisville, New Orleans and Texas
RAILWAY.

[illegible]

Les trains Nos 3 et 4 vont entre la Nouvelle-Orléans et Vicksburg; les trains Nos 5 et 6 vont entre la Nouvelle-Orléans et Baton Rouge.

Des correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez et autres points sur le N. J. & C.; à Vicksburg avec le V. S. & P. et V. & M. R. R.; à Memphis, avec les lignes divergeant sur Little Rock, Hot Springs, Kansas City, St-Louis, Chicago, Louisville, les villes de l'Est et tout le Nord.

[illegible]

P. R. ROGERS, [illegible] — S. F. REYNOLDS, Commercial Agent.
E. W. HOW, [illegible] Memphis, Tenn. — A. M. COOKE, Agt. C. M., Nlle-Orléans, Lne.
4 nov—

Queen and Crescent Route.

[illegible]

Temps, 27 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, via Chattanooga, pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore.

La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

[illegible]

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

[illegible]

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
[illegible], Traffic Manager.
[illegible], Gen. Pass. Agt.
17 mai—1an

THE NEW-ORLEANS BEE
L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms.

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, [illegible]; three months, [illegible].

FEUILLETON.

No 10. Commencé le 12 novembre.

UN MYSTERE.

PAR HENRY GRÉVILLE.

XVI

(*Suite.*)

Après avoir patiemment attendu un changement de temps pendant trois jours, les deux femmes prirent le parti d'abréger leur voyage et de rentrer à Paris; là, au moins, elles ne se sentiraient pas transpercées par l'humidité glaciale des vents d'équinoxe.

Dès leur retour, Mme Montclar s'informa de ceux de ses amis qui se trouvaient dans la ville ou dans un rayon raisonnable; le nombre n'en était pas grand. Elle s'arrangea néanmoins pour les voir. On lui fit partout l'accueil le plus cordial et on lui promit d'aller la visiter. Relativement à Mme de Beaurand, l'attitude fut différente selon les milieux et les tempéraments. Dans certaines maisons, on s'informa d'elle avec une curiosité mal dissimulée; dans d'autres, on affecta d'en parler le moins possible; partout, Mme Montclar obtint la certitude que sa nièce était gravement compromise.

—Écoutez-moi bien, dit-elle à une de ses plus anciennes amies qu'elle était allée voir à Saint-Germain; il faut me prendre comme je suis, vous le savez, je pense, depuis les quarante et quelques années que nous nous connaissons. Eh bien! je suis avec ma nièce et pour ma nièce, et telle je resterai jusqu'au bout. Donc, si vous m'aimez, il faut vous arranger de nous deux ensemble.

—Ma chère amie, lui fut-il répondu, je parlerai avec une franchise égale à la vôtre. Si j'étais seule, je braverais le monde à vos côtés; mais j'ai un fils marié et un gendre: il m'est impossible d'exposer les deux jeunes femmes à des ennuis dont on ne peut prévoir la portée; j'irai vous voir en particulier, avec beaucoup de joie; j'irai à votre jour l'après-midi, mais n'exigez pas que je vous amène ma fille ou ma bru....

—Et ne m'amenez pas votre nièce! J'ai compris, répliqua Mme Montclar. Il y a un an, ou seulement six mois, un tel langage m'eût révoltée; depuis, j'ai pris beaucoup d'indulgence pour les petites.... faiblesses, et je dois dire que c'est Mme de Beaurand qui m'a enseigné cette vertu-là. Aussi je ne me formaliserai pas avec vous pour ce que vous venez de me dire; je vous remercierai même de me conserver assez d'estime pour ne point me mettre à l'écart de vos relations; mais cela ne m'empêchera pas de penser qu'à mon âge, et après quarante ans d'amitié réciproque, vous me croyez bien peu digne de votre [illegible] femme indigne [illegible] car, si j'ai compris, c'est le [illegible] de votre pensée?

Après quelques circonlocutions, l'aveu en fut fait.

—Eh bien, ma chère, je ne souhaite pas, assurément, que pareille catastrophe arrive jamais dans votre famille; mais, si tel était le cas, je vous souhaiterais d'avoir affaire à une femme telle que Mme de Beaurand. Et maintenant, quand vous me ferez l'amitié de venir, vous serez toujours la bien reçue.

Au moyen de deux ou trois visites de ce genre, Mme Montclar se créa une fort jolie collection de personnes disposées à la plaindre, ce qui est une des [illegible] de la malveillance.

Elle n'en porta la tête que plus haut, étant douée d'un caractère à la fois despotique et chevaleresque, qui lui donnait dans les grandes circonstances une attitude héroïque et hautaine tout à fait digne de sa race.

Cependant elle sentait la faiblesse de sa situation; dans une famille où il n'y a plus qu'un seul descendant mâle, si cet héritier vient à mourir [illegible] c'est ce qui venait d'arriver aux Beaurand, [illegible] de la catastrophe où Raymond avait disparu. Pour soutenir deux femmes isolées, il fallait le bras d'un homme, et cet homme n'existait pas. Alors, à bout de ressources, et sans consulter Estelle, qui n'eût pas été de cet avis, Mme Montclar écrivit une longue lettre à Théodore Benoist, le priant de venir lui parler.

"Vous avez été, lui dit-elle, le meilleur ami de Raymond; à ce titre, je vous demande de venir au secours de celle qui a remplacé sa mère,—[illegible]"

Lorsqu'il reçut cette lettre, Benoist était en pleine vendange. Une récolte exceptionnelle versait, comme un fleuve ambré, les raisins mûrs dans les pressoirs qui criaient sous les efforts des vis; les cuves débordaient d'un moût généreux dont l'odeur grisait jusque sur les coteaux les garçons robustes et les belles filles employées à la cueillette.

Après avoir médité une demi-heure environ, Théodore, la lettre à la main, vint trouver sa mère qui, assise sur une chaise de paille, regardait monter vers les celliers des Pressoirs la procession des vendangeurs et vendangeuses courbés sous les hottes débordantes de grappes, pareille aux Théories antiques.

—Maman, dit-il avec la douce appellation enfantine, qui ne semblait pas étrange sur ses lèvres d'homme, tant il y mettait de tendre confiance, voulez-vous lire cela?

La vieille vigneronne jeta un regard vif sur son "garçonnet," qui la dépassait de la tête, et lut la lettre lentement, avec soin; la grande écriture aisée de Mme Montclar ne lui paraissait pas difficile à déchiffrer, mais elle voulait se rendre compte des moindres mots.

—Je crois, mon fils, dit-elle en lui rendant le papier replié, qu'il y a là-dedans pour toi de la peine et des difficultés; mais, tu sais ce que je t'ai dit, je ne crois pas, moi, que la veuve de ton ami mort soit une criminelle. [illegible] et j'ai idée qu'elle [illegible] nous avons raison. Quoique nous soyons au milieu de notre travail, et que ta personne me soit bien nécessaire ici, va voir ce qu'on te veut, et fais ce que tu pourras. Ces dames sont seules au monde, plus que seules, puisque le monde est méchant avec elles.... Sois un homme, et sois juste, surtout. Et puis, reviens dès que tu pourras, parce qu'il y a bien de l'ouvrage ici, et que je suis trop vieille pour tout faire à moi seule, comme autrefois.

Elle regarda les vendangeurs, qui d'un pas ininterrompu montaient toujours vers les celliers, pour redescendre d'un pas alerte, avec des rires et des plaisanteries.

—Je vous comprends, maman, dit Théodore en se penchant vers elle avec tendresse, et je vous remercie.

—Attends mon fils, encore un mot. Je t'ai dit qu'il y a de la peine pour toi là-bas; il y en a, de toute façon; cette dame est de grande famille et ne se [illegible] pas d'un vigneron.

—Ah! ma mère, interrompit Théodore avec une ombre de rudesse, il n'est point question de choses pareilles. Ne vous ai-je pas dit ce que je ne peux me tirer de l'idée? Et elle le sait bien, allez! Je ne peux pas me forcer à l'estime, mais je suis sûr qu'elle me déteste!

—Eh bien, mon fils, porte ta peine! Et, si elle est trop lourde, viens la conter à ta vieille mère: elle ne saura pas te consoler, car ces peines-là, on n'en console pas, mais elle t'aimera, et c'est ce qui aide!

En présence de tous ces gens, gars et filles de belle humeur, ils ne pouvaient s'embrasser; ils échangèrent un long regard, plein de choses tendres et profondes.

—Alors je prends le train de cinq heures, dit Théodore; il [illegible], j'ai le temps.

Il gagna la maison et peu après en sortit, prêt pour le voyage. Il avait quitté le complet de velours marron, habit de chasseur ou de propriétaire, et se montrait correctement vêtu, comme tout Parisien qui se respecte.

—Je t'aime mieux en vigneron, lui dit sa mère en le voyant. Comme ça, tu as l'air d'un monsieur; autrement, tu es bien mon fils, vigneron comme ton père!

—De toute façon, ma mère, je suis bien votre fils! dit-il en l'embrassant, cette fois en cérémonie.

Les vendangeurs s'étaient arrêtés sur le seuil des pressoirs, surpris de le voir sa valise à la main.

—A demain, mes enfants, leur dit-il d'une voix forte; la journée n'est point finie, et il y a du soleil de quoi vous chauffer pendant deux heures encore. Les pressoirs ne demandent qu'à travailler!

On lui répondit par un joyeux bonsoir, et les filles se remirent au flanc du coteau.

—Tu reviendras demain, ou un autre jour, lui dit sa mère en l'accompagnant jusqu'au seuil de la cour; tu sais ce que tu as à faire, je n'ai rien de plus à te dire.

Il attacha sur elle ses beaux yeux profonds avec une tendresse infinie.

—Vous êtes une vraie femme du bon Dieu! lui dit-il à demi-voix; mon père a été heureux par vous, et je suis fier d'être votre fils. Allez, maman, allez régner sur tout ce peuple qui vous respecte et qui vous aime; avec votre bonnet de toile blanche, vous êtes plus reine que celles qui portent une couronne.

Il l'embrassa encore une fois et la regarda remonter; d'un pas alerte elle retournait aux pressoirs; il la vit dire un mot d'encouragement à celui-ci, de reproche à celui-là, toujours sans rudesse ou sans flatterie; elle s'en alla, dorée par les rayons du soleil qui descendait rapidement, entourée de grappes et de corbeilles, comme une Pomone rustique, dans toute la splendeur de sa dignité champêtre.

—Ma chère sainte femme de mère! dit-il avec un élan d'adoration.

La locomotive parut au détour de la Loire, avec un blanc panache de vapeur qui s'enroulait dans les peupliers, et le sifflet se fit entendre, répété par les échos.

Théodore prit sa course, arriva en même temps que le train à la station, et roula sur Paris, pendant que les clartés du couchant faisaient une auréole à son [illegible].

XVII

Théodore était passablement troublé quand il se présenta chez Mme Montclar. Dans son portefeuille, il avait le petit paquet remis par André Bolvin, et, dans une poche séparée, la fameuse enveloppe. Pourquoi ce partage? Il n'eût pu le dire. A maintes reprises, il s'était répété que son devoir était de les réunir sur-le-champ, et pourtant il n'en avait rien fait.

Mme Montclar le reçut dans son salon particulier, avec une certaine effusion, bien différente de l'attitude un peu froide qu'elle observait jadis. Dès le premier coup d'œil, Benoist s'aperçut qu'elle était très changée: le coup qu'elle avait reçu à la mort de son neveu avait continué à produire ses effets, alors même qu'elle avait paru s'en remettre, et, pour ceux qui ne l'avaient pas vue depuis quelque temps, il était évident que sa santé devait être gravement ébranlée.

—Je vous ai prié de venir, dit-elle, malgré le dérangement que vous cause mon appel précipité, parce que je me vois dans une impasse, et que, seule, je ne puis en sortir. Ce n'est pas que je manque de conseils; j'ai de vieux amis, j'ai des hommes d'affaires; mais j'ai reconnu que mes amis ne se soucient point de moi, et les hommes d'affaires n'ont rien à voir ici. Vous avez aimé Raymond; je crois vous avoir toujours témoigné assez d'estime et d'amitié pour vous inspirer quelque affection; aidez-moi, et je vous en aurai une vive reconnaissance.

Tout ceci avait été dit d'un ton calme; mais la voix tremblait légèrement, et le beau visage de la vieille femme décelait une émotion profonde. Théodore en fut ému. En quelques mots, il assura Mme Montclar de son dévouement et la pria de lui expliquer ce qu'elle attendait de lui. Elle lui raconta alors l'aventure du concert à Saint-Aubin, puis l'accueil trouvé par elle chez ses amis.

—Il est clair, dit-elle en terminant, que la vie ne sera pas possible dans le monde pour nous cet hiver; eh bien, je ne permettrai jamais à de misérables calomniateurs de mettre obstacle à mon existence sociale. Depuis ma naissance jusqu'à ce jour, j'ai toujours marché la tête haute, et je mourrai de même. On veut que j'abandonne Estelle; je ne l'abandonnerai pas: c'est une Beaurand, elle porte maintenant le nom de mon père; c'en serait assez pour me la faire protéger, si par elle-même elle ne méritait pas tous les respects.

Théodore l'avait écoutée avec déférence; il semblait attendre qu'elle ajoutât encore quelque chose; comme elle gardait le silence, il dit:

—Que désirez-vous de moi, madame?

—Que vous m'aidiez à confondre l'infamie, à faire éclater l'innocence de ma nièce. Il doit y avoir des moyens.... cherchez! N'a-t-on pas dit qu'elle avait tué son mari, parce qu'il y avait du sang sur sa robe? Vous savez bien, vous, qu'elle ne l'a pas tué!

Théodore fit un mouvement. L'énormité de cette accusation l'avait frappé violemment, et il se sentait ébranlé lui-même.

—Non! elle ne l'a pas tué, j'en puis prêter serment, dit-il avec vivacité. Ceci est véritablement monstrueux.

—Ah! Eh bien, vous allez m'aider à la défendre? s'écria Mme Montclar.

Le jeune homme se sentit repris par toutes ses incertitudes.

—Défendre Mme de Beaurand? A quel titre, chère madame? Mon intervention serait des plus fâcheuses..... dit-il.

—Si vous aviez confiance en elle, vous trouveriez bien un moyen! fit la vieille dame avec un peu d'amertume. Malheureusement, vous aussi, vous êtes au nombre de ses ennemis....

—Permettez.... dit Théodore, cherchant à se disculper.

—J'avais pensé que votre esprit chevaleresque vous ferait vaincre l'antipathie bizarre que vous semblez éprouver à l'égard de ma nièce; je vois que je m'étais trompée.

Mme Montclar détourna son visage et essuya furtivement une larme; elle éprouvait une humiliation réelle.

—Chère madame, dit Benoist, soyez sûre que mon sens de la justice est assez fort pour me faire revenir d'une erreur. J'ai cru, je l'avoue, que Mme de Beaurand pouvait savoir quelque chose d'important que nous ignorons, et qui aurait jeté un jour nouveau sur le mystère de la mort de Raymond. Jusqu'ici, je ne puis encore me faire à l'idée qu'elle n'en sait pas plus que nous. Mais de là à condamner une femme.... une femme dans une situation terriblement délicate et douloureuse, il y a une grande distance, croyez-le bien....

Il s'était animé; pendant qu'il parlait, il croyait entendre la voix de sa mère lui répéter ses conseils de prudence et de justice, et, tout partagé qu'il était entre ses impressions premières et son émotion nouvelle, il sentait qu'il ne pouvait refuser de mieux éclairer son jugement.

—Eh bien, monsieur Benoist, je ne vous demande qu'une chose, reprit Mme Montclar avec vivacité: voyez ma nièce, causez avec elle, tâchez de la connaître. Elle ne se livre pas volontiers, mais elle est la droiture même, et je suis sûre que vous vous en apercevrez bientôt. Qui sait? peut-être dans vos entretiens, si elle voit en vous un ami, vous dira-t-elle, sans s'en douter, quelque chose qui nous ferait comprendre ou pénétrer l'horrible mystère: Raymond avait peut-être des motifs.... mais je m'égare. Tâchez, monsieur, d'obtenir sa confiance; quoique très jeune, elle est d'une sagesse rare, parfois plus sage que moi qui suis vieille, hélas!.... ah! si vieille!

D'un air las, elle s'appuya sur le dossier de son fauteuil, et Benoist vit à quel point elle était ravagée par le souci.

—J'aurai de la peine, dit-il, à gagner la confiance de Mme de Beaurand; mais, chère madame, pour vous, il n'est rien que je ne sois prêt à tenter.... Vous avez été si bonne pour moi jadis, quand j'étais à St-Cyr et quand Raymond m'amenait chez vous en sortie.... et depuis, et toujours......

—Mon cher enfant, dit Mme Montclar en mettant une main sur ses yeux pour cacher les larmes qui jaillirent malgré elle et coulèrent sous ses doigts,—c'est une chose bien étrange à dire, mais en ce moment je n'ai pas d'autre ami que vous.... et ma nièce n'a pas d'autre amie que moi.... Il faut nous prendre en bloc, voyez-vous, il n'y a pas moyen de nous séparer!..... Jusqu'à ce que la mort s'en charge.......

Elle défaillit et sa tête roula sur le dossier de son fauteuil. Effrayé, Benoist sonna: la femme de chambre accourut et aussitôt après Estelle entra.

—Ce n'est rien, madame, lui dit Benoist en faisant un pas vers elle; Mme Montclar a éprouvé un moment de faiblesse....

Estelle le remercia d'un signe de tête et courut à sa tante qui, sous sa main délicate, ouvrit les yeux. Sans pouvoir parler encore, elle fit un signe à Benoist, qui le comprit.

—Madame votre tante, dit-il à Estelle, désire que je vous dise quelle confiance elle veut bien me témoigner; pour m'en montrer digne, il faut que je me déclare son serviteur respectueux et dévoué.... et le vôtre.... madame.

Il avait terminé sa phrase sans oser la regarder; il leva les yeux et vit posé sur lui le regard ferme de la jeune femme.

—Je vous remercie, monsieur, répondit-elle.

—Donnez-lui la main, ma nièce, dit Mme Montclar d'une voix faible comme un souffle.

Estelle avança sa belle main fine et loyale; ses yeux disaient: "Ma vieille amie veut que nous fassions la paix; j'y consens, pour la tranquilliser, mais vous restez libre de vos opinions."

Dans le regard de Benoist, elle lut une tristesse qui pouvait être un reproche ou un regret—qui était bien davantage, mais elle ne pouvait pas le savoir.

—Nous reprendrons cet entretien plus tard, dit le jeune homme à Mme Montclar; pour aujourd'hui, je crois que vous avez besoin d'un repos complet; si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai demain.

Trop faible pour répondre, elle avança ses doigts amaigris que Benoist baisa respectueusement. Il se dirigea vers la porte. Estelle marchait un peu derrière lui et franchit aussi le seuil. Quand ils se trouvèrent dans la pièce voisine, la porte refermée sur eux, ils s'arrêtèrent en se regardant.

—Monsieur, dit Estelle, je ne pense pas que votre opinion sur moi ait pu être modifiée par les propos dont j'ai pu être l'objet; si, pour faire plaisir à ma tante, vous avez cru devoir me témoigner des sentiments que vous n'éprouvez pas, je vous en remercie pour elle; soyez certain que je ne m'y méprendrai point.

(A suivre.)